Document generated on 07/03/2025 9:16 p.m.

Anthropologie et Sociétés

Morgan Jouvenet, *Rap, techno, électro… Le musicien entre travail artistique et critique sociale*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2006, 290 p., bibliogr.

Mouloud Boukala

Volume 31, Number 2, 2007

Entre-lieux de l'humanitaire
Humanitarian Action's Chinks
Intersticios de lo humanitario

URI: https://id.erudit.org/iderudit/018714ar
DOI: https://doi.org/10.7202/018714ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boukala, M. (2007). Review of [Morgan Jouvenet, *Rap, techno, électro… Le musicien entre travail artistique et critique sociale*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2006, 290 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, *31*(2), 317–319. https://doi.org/10.7202/018714ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Unique espace de loisir de la bourgade et principal espace de socialisation avec l'Église avec laquelle l'auteure établit un parallèle, le pub se présente comme un espace de consommation, essentiellement alcoolique, de conversation et de jeux (dominos, dards, *quiz*, etc) ; la nourriture, la musique et la télévision n'y jouent qu'un rôle périphérique.

Le lecteur restera d'ailleurs l'impression que c'est sans doute à l'église que se courtisent les habitants du village étudié, gardera car la description ethnographique ne fait en aucun moment état de rapports de séduction. Le seul contact physique mentionné entre clients est une accolade chaleureuse donnée à une femme qui aurait 90 ans...

Bien qu'il s'agisse d'une description plutôt impressionniste, sans recours à des moyens d'enquête plus systématiques, qu'on n'imagine pas ici une ethnographie valorisant la subjectivité de l'auteure dont on ne saura jamais si elle préfère la *lager* ou la *ale* ou encore ce qu'elle pense des pubs et si son appréciation a évolué au cours de l'étude. On soupçonne que l'auteure qui avoue ne pas parvenir à dépasser l'ingestion d'une pinte par période d'observation, n'apprécie pas énormément la bière, auquel cas son faible intérêt expliquerait l'attention donnée essentiellement aux quantités consommées (plus qu'à l'expérience sensuelle et psychotropique) et l'inexactitude, perceptible par le plus simple amateur, qu'elle commet lorsqu'elle affirme (p. 42) que la *ale est* « consommée presque exclusivement en Angleterre et en Irlande ». Elle ignore qu'elle occupe une grande importance en Belgique, dans certaines régions de l'Allemagne et dans les provinces de l'est du Canada, en particulier à Terre-Neuve. La consommation de bière constituant l'activité essentielle des fréquenteurs du pubs, il aurait été intéressant d'approfondir l'appréhension du phénomène de la consommation de bière dans toutes ses dimensions.

Quoi qu'il en soit, mieux saisir la subjectivité de l'auteure aurait pu éclairer le lecteur sur ses motivations (qui demeurent largement un mystère) et sur la nature de ses relations avec ses informateurs, questions d'importance cruciale dans ce type d'ethnographie où la qualité des données repose sur une relation de confiance.

Il s'agit néanmoins d'un ouvrage d'une grande clarté et d'une lecture agréable, abordant un sujet peu exploré et important, et contribuant à la compréhension de la société britannique à travers des données peu révolutionnaires mais convaincantes. Le lecteur plus visuel pourra regretter l'absence complète de photos, d'illustrations ou de schémas, la description de l'espace cédant ici la place à celle du temps.

Eric Maheu (eric@didateca.org)
Fundão Visconde de Caíru (Salvador – Brasil)
6555, Old Orchard
Montréal (Québec) H4A 3B8
Canada

Morgan Jouvenet, *Rap, techno, électro... Le musicien entre travail artistique et critique sociale*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2006, 290 p., bibliogr.

Pour certains, le rap se limite au « malaise des banlieues » et les musiques électroniques sont synonymes de « tribus droguées de la techno ». Tel n'est pas le cas de Morgan Jouvenet, ce sociologue qui refuse ce prêt-à-penser dans lequel des musiciens sont enchaînés

aux visions par les phrases et aux phrases par des mots usés. Morgan Jouvenet n'est pas un DJ. Morgan Jouvenet n'est pas un MC. Morgan Jouvenet n'est pas un « haut-parleur ». Mais à force de côtoyer des rappeurs et des électronistes, Jouvenet a adopté un langage, un style, une posture qui font la force et l'originalité de son ouvrage. C'est sous l'angle de l'activité artistique et sous le signe de la création que le lecteur découvre les cultures musicales rap et électroniques.

L'histoire de l'émergence et de la consécration de ces deux genres musicaux constitue le premier temps de ce livre scénario. Une fois planté le décor, notre réalisateur s'attache à présenter ses protagonistes et leur manière de faire qui sont autant de formes de pensée. L'industrie musicale se divise alors entre un vivier de labels indépendants et les « majors ». Les premiers sont des hyperspécialistes, des experts stylistiques et culturels qui drainent et travaillent des cultures musicales récentes. Leur production musicale naît des compétences et des intentions artistiques d'« authentiques passionnés ». Ce sont des « metteurs en son » de scènes qu'ils ont en tête, des sculpteurs de la matière sonore. Pour eux, travailler signifie créer, re-créer, inventer, réélaborer. La création est conçue comme un palimpseste, l'œuvre comme un commentaire critique et en actes d'œuvres précédentes. Ces bricoleurs et braconniers de la création malmènent sans hésitation cette attitude de pensée qui définit l'œuvre d'art par son caractère fini et inaltérable, personnel et inaliénable, mono-contextuel et sacré. Cet art de la déconstruction-reconstruction tant chez les rappeurs que chez les électronistes ne saurait se passer et se penser sans ancrage social et territorial. Création musicale résonne alors avec critique sociale.

Quant aux seconds acteurs de l'industrie musicale, ils constituent un oligopole de cinq entreprises se partageant 80 % du marché mondial du disque. Il s'agit d'Universal Music Group, EMI, Sony Music, Warner Music Group et Bertelsmann Music Group. Leur manière d'organiser le travail s'apparente à ces procédures industrielles au cours desquelles des commerciaux s'improvisent « ingénieurs artistiques ». L'apport principal et spécifique de ces firmes réside, d'une part, dans l'amélioration de la qualité et de la production des œuvres des indépendants et, d'autre part, dans la possibilité d'accéder à la médiatisation des œuvres par la distribution de masse.

Une fois cette situation présentée, le portrait des protagonistes esquissé. Qu'en est-il de l'action ? À cette interrogation, Morgan Jouvenet répond par interactions. La posture adoptée par le sociologue n'est pas dualiste. À l'instar du DJ qui n'a de cesse d'avoir un œil sur le public, un autre sur la boîte de disques, une oreille parmi les danseurs, et une autre dans le casque, Morgan Jouvenet a su prêter attention à l'intensification de la coopération entre les majors et les labels spécialisés. Son analyse fine et polyphonique (car constituée d'un grand nombre d'entretiens) permet de rendre compte des trajectoires sociales et professionnelles des musiciens et par là même d'apprécier le renouvellement de l'offre musicale en apportant un éclairage nouveau sur les jeux et enjeux liés à l'acte artistique. Le propos de l'auteur est précis, sec, d'un seul trait, documentaire. Aujourd'hui, la production musicale mêle étroitement des questions d'ordre esthétique, culturel et organisationnel. Les artistes s'associent à des publicitaires, des commerciaux, des organisateurs de concerts, des journalistes spécialisés.

Chacun maîtrise des ressources qui échappent aux autres, et aucun n'agit en complète autonomie. *Rap, techno, electro* contient *Les manières de faire des mondes*, *Les règles de l'art* et *Les règles du « bizness »*, autrement dit comment faire « du chiffre avec ses lettres » (dixit le groupe Harcèlement Textuel). Même si l'objectif ne cesse d'être toujours clairement énoncé par les rappeurs et électronistes : « dynamiter le système », une nuance se dessine. Il

s'agit d'« enrayer le système de l'intérieur ». Dès lors, de perpétuelles négociations s'effectuent entre l'individu et le collectif, le réputationnel et l'organisationnel, la critique sociale et la compétition entrepreunariale. Là réside la souplesse de l'approche de Jouvenet. « Tout n'est pas si facile, tout ne tient qu'à un style » (NTM). Celui de Jouvenet ne laisse pas indifférent. Il laisse une empreinte, une marque. En empruntant le vocabulaire imagé de certains musiciens rencontrés au fil de ces pages, le lecteur appréciera à quel point *Rap, techno, électro* n'est pas juste un morceau de socio, mais un ouvrage juste, un ouvrage qui « pose ».

Mouloud Boukala (Mouloud.Boukala@univ-lyon2.fr)
Centre de recherches et d'études en anthropologie – CREA
Université Lumière-Lyon 2
Faculté d'anthropologie et de sociologie
5 avenue Pierre Mendès-France, C.P. 11
69676 Bron Cedex
France

Debbora Battaglia (dir.), *E.T. Culture. Anthropology in Outerspaces*. Durham, Duke University Press, 2006, 261 p., bibliogr., index.

Les extraterrestres, les Ovnis sont des objets d'investigations récurrents dans les sciences sociales aux États-Unis, principalement abordés par le biais d'études consacrées à la culture populaire, aux parasciences ou aux théories de la conspiration. En évitant de se formuler en termes de rationalité – irrationalité et d'évaluer les controverses des ufologues, les huit essais qui composent *E.T. Culture* ouvrent à des approches moins anxiogènes et sensationnelles de la question. Ils privilégient ce que Debbora Battaglia, qui dirige l'ouvrage, appelle une « anthropology of visits », où l'intérêt porte sur le rôle joué par l'existence des extraterrestres dans les vies de ceux qui s'y réfèrent, et ce qu'il nous apprend sur le monde actuel. Battaglia l'évoque ainsi dans l'introduction :

> While it is not the purpose of this book's contributors to interrogate the truth value of such claims [ET's are here !] or of the documents circulating as evidence in spheres of public culture, we hope to show that there is much to be learned about what it means to be human at particular historical moments by admitting a *de-exoticized* alien into our ethnoscapes and into the light of anthropology's most searching disciplinary questions. (p. 2)

Autrement dit, l'un des objectifs du livre serait d'apporter une réponse négative à la question suivante : les sciences sociales ne peuvent-elles étudier les Ovnis qu'après les avoir rangés au rang d'illusions ou d'erreurs de perception ? En ce sens, il faut bien reconnaître que les travaux sur le milieu ufologue du sociologue français Pierre Lagrange, entrepris il y a plusieurs années dans le sillage de la sociologie des sciences de Bruno Latour, feraient volontiers office de pionniers. Malheureusement, ils semblent avoir échappé aux contributeurs de l'ouvrage.

Ceux-ci s'attachent principalement à l'« E.T. culture » d'Amérique du Nord. Le mouvement Raëlien, les pèlerinages dans les villes de la cause extraterrestre Roswell et Rachel, l'ufologie et les tentatives de communication avec les extraterrestres, ou encore les *aficionados* de la série Star Trek et du manga Yugioh ponctuent les essais, lesquels soulignent les liens intimes qui peuvent se dessiner avec des mondes donnés comme étranges et distants. Les auteurs entendent notamment étudier les connexions entre la référence aux « aliens », les